

régions baïkaliennes. La tribu des Bouriates est au nombre de celles-ci.

L'établissement des Bouriates en Sibérie date, croit-on, de l'époque de Gengis-Khan, c'est-à-dire de la fin du XII^e siècle de notre ère. D'après certaines traditions mal conservées chez eux, mais cependant retrouvées, les Bouriates auraient compté autrefois au nombre des tribus kalmouques. De fait, leurs faces rondes, leurs yeux bridés, leur visage rasé et leur teint jaune, rappellent assez bien une origine kalmouque ou mongole. Toutefois, ils diffèrent essentiellement de ces deux races par leur mœurs particulières.



Ils sont surchargés de passementeries et de bijoux. — Page 693, col. 2.

Fourbe, paresseux, grossier et d'humeur mauvaise, le Bouriate conserve des mœurs dures et farouches, un genre de vie presque sauvage. Peut-être le doit-il à sa religion. Alors que les Kalmouks et les Mongols ont embrassé celle des Lamas, le lamaïsme, presque tous les Bouriates, en effet, ceux du Nord surtout, sont restés fidèles au chamanisme, culte de tous les anciens peuples sibériens. Toutefois, pasteurs d'origine, ils tendent à devenir agriculteurs sous le frottement slave. On peut dire que déjà cette tendance est nettement indiquée. Nomades venus des steppes de la Mongolie, ils se font de plus sédentaires et s'adonnent à l'élevage du bétail. Comme tous les peuples pasteurs, ils possèdent des troupeaux de bêtes à cornes, de chevaux et de moutons dont le nombre atteint des proportions considérables. Ils vivent du produit augmenté de leurs pêches, toujours fructueuses, dans le Baïkal ou dans les cours d'eau environnants. Toutefois il est à remarquer qu'à l'inverse de quelques autres peuplades sibériennes, ils sont plutôt hippophages qu'ichtyophages.

Grâce à leur contact avec les Russes, qui se fait de plus en plus intime et continu, ils se mettent comme eux à cultiver la terre et quittent peu à peu la tente rudimentaire des ancêtres pour habiter des maisons de bois, n'en conservant pas moins encore certaines habitudes que l'on retrouve chez leurs frères originels des grands steppes de la Mongolie, de la fameuse Terre des Herbes. On peut en citer, comme exemple, cette manie traditionnelle d'établir le foyer au centre de la pièce qu'ils habitent en donnant passage à la fumée qui s'en échappe par un simple trou percé dans la toiture.

Leur langage est une sorte de dialecte mongol différant sensiblement du dialecte de leurs voisins des Tougouses.

Dans cette langue, les Bouriates se donnent à eux-mêmes, et avec un fort grain de vanité, la désignation de *Hounn* qui signifie homme.

Ainsi le Bouriate est pour le Bouriate l'homme par excellence. Eternel orgueil des races primitives !

La boisson la plus en faveur chez les Bouriates est le thé. Mais ils ne le préparent point à la manière des Russes. Ils l'obtiennent non par infusion mais par décoction, en le faisant longuement bouillir avec une poignée de sel dans de grandes marmites.

A cette sorte de bouillon, ils ajoutent de la farine de seigle et de la graisse de mouton.

Le thé qu'ils emploient est d'ailleurs de qualité très inférieure. C'est le fameux thé en briques, formé de déchets agglomérés, pressés, séchés, et qui chez eux comme chez les Chinois des classes pauvres, sert non seulement à l'alimentation mais encore aux transactions commerciales.

Pasteurs par excellence, ils ne comptent guère d'artistes parmi eux. Quelques-uns cependant travaillent et fondent le fer avec assez d'intelligence ; ils vont même jusqu'à former ces immenses trompettes qui constituent la base de leurs orchestres.

Les Bouriates ont dans la figure quelque chose de placide et d'efféminé qu'ils doivent à une absence complète de barbe. Ils portent la tresse comme les Chinois. Un gros bouton d'argent surmonte leur petit béret, généralement garni de fourrure. Ils se vêtent d'une longue robe serrée à la taille par une ceinture et croisée sur la poitrine. Les robes des Bouriates riches sont passementées de broderies, surchargées de bijoux.

Cet amour des bijoux se retrouve surtout chez les femmes de cette classe.

Après avoir divisé leur abondante chevelure en trois lourdes nattes, elles en remêlent celles-ci de chapellets de corail, de nacre, de malachite, de plaques et d'anneaux de métal, de monnaies d'or et d'argent. L'une des tresses pend sur leur dos. Les deux autres sont ramenées sur la poitrine après avoir été enroulées autour d'un petit bâton transversal, assujéti aux tempes, et le long duquel tremblottent des pende-loques brillantes.

Le gouvernement russe fait de grands efforts pour amener les Bouriates à la religion orthodoxe.

Il n'y réussit guère.

Malgré toutes les bontés qu'il a pour eux, les Bouriates diminuent sensiblement de jour en jour. Ils se fondent comme les neiges au soleil. C'est le sort commun à toutes les peuplades sibériennes et à bien d'autres encore. Pour l'histoire future, il est grand temps que les ethnologues et les anthropologues puisent dans les débris existants de quoi reconstituer ces races qui s'en vont.

L. TROLLEV.

SOUVENIRS !...

C'était un de ces beaux soirs d'avril ; le ciel était parsemé d'étoiles, l'air embaumé et pur ; les arbres presque entièrement pourvus de feuilles semblaient inviter l'âme à rappeler d'anciens, mais très chers souvenirs. Souvenirs qui font vibrer le cœur jusqu'aux plus intimes fibres, tout en causant de douces émotions !...

Une jeune fille dont la pâleur indiquait une violente

souffrance morale, dont les yeux semblaient avoir perdu tout leur éclat ; cette jeune fille assise dans une berceuse à l'ombre d'un bosquet, regardait dans l'espace, cherchant à sonder l'inconnu.

Regardant en arrière, ce passé qu'elle regrettait, elle en vint à se rappeler cet ami qu'elle avait cru sincère, paraissant l'être du moins, qui le premier avait fait battre son cœur d'un sentiment inconnu jusqu'alors. Oh ! l'illusionnée ! elle ne se doutait pas quelles larmes amères elle verserait à la suite de ce seul et unique amour !

Ah ! si le cœur pouvait se commander, elle ne lui aurait assurément pas dit d'aimer cet homme qui n'avait pas su avoir pitié d'un cœur qui se donnait à lui tout entier, ne lui demandant en retour qu'un peu d'amitié.

Mais lui, aimant à faire souffrir sans jamais ressentir aucune atteinte des douleurs dont il se plaisait à affliger celle qui l'aimait, marcha pour ainsi dire sur ce cœur, et en le regardant agoniser, ses lèvres qui auraient dû n'avoir que des sourires d'encouragement, afin de ne pas flétrir cette fleur qui ne demandait qu'à être cueillie, eurent un sourire d'indigne ironie ! ! !

En repassant ces souvenirs si cruels pour celle qui en avait subi toutes les tortures, elle n'eut pas une pensée, pas une parole de mépris, pour celui qui l'avait condamnée à porter la cicatrice de cette blessure.

Au contraire elle demanda au Très-Haut, pour ce tyran qu'elle aimait encore, de lui épargner la douleur d'une déception après un réel et sincère amour !

AN PRIX.

TOUT DE SUITE, ET DE SUITE

— Un jour, à l'Académie française, les membres du bureau cherchaient à établir une distinction entre "de suite" et "tout de suite." Autant de membres, autant d'avis.

— Messieurs, s'écria Bois-Robert allons manger une douzaine d'huîtres. Nous traiterons la question après. Cette motion est adoptée. On arrive chez l'écaillère :

— Veuillez, lui dit Bois-Robert, nous ouvrir de suite six douzaines d'huîtres.

— Oui, ajouta Conrart, et servez-les-nous tout de suite.

— Mais, Messieurs, répondit la brave femme, si vous voulez que j'ouvre vos huîtres de suite et que je vous les serve tout de suite...

— Si, reprit un des convives académiciens en l'esprit duquel la lumière se faisait ; vous pouvez ouvrir les six douzaines de suite, c'est-à-dire l'une après l'autre sans interruption, et nous les servir tout de suite, aussitôt après les avoir ouvertes.

On peut voir, du reste, dans le Dictionnaire de l'Académie, la même explication donnée aux deux locutions qui amenèrent ce déjeuner.

Les hommes faibles hurlent avec les loups, braient avec les ânes, et bêlent avec les moutons.



LES BOURIATES. — C'est la base de leurs orchestres. — Page 693 col. 2.